

## Singes

Jean-Christophe Bailly

---

Numéro 13, automne 2007

La littérature et l'animalité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2555ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Bailly, J.-C. (2007). Singes. *Contre-jour*, (13), 81–92.

# Singes

---

Jean-Christophe Bailly

*für Gloria Friedmann*

Le plaisir qui vient des animaux  
de leur existence  
— du fait qu'ils existent —  
vient d'abord de ce qu'ils ne sont pas comme nous  
de ce qu'ils sont différents :  
ce n'est pas seulement que nous partageons le monde  
avec eux  
avec d'autres êtres donc, qui le regardent et le traversent  
qui y vivent et y meurent  
c'est qu'ils vivent, auprès de nous ou loin de nous  
chats ou chauve-souris  
chiens ou tigres  
ou singes  
*dans d'autres mondes*

or entre tous les animaux le singe a cette particularité  
on le sait bien  
d'être de nous le plus proche  
et ce statut de presque humain  
d'humain non abouti, ou raté,  
le prive de ce qu'il est  
lui-même et pour lui-même  
pas une « altérité » présentée sans fin et sans finesse aux hommes  
comme un miroir déformant  
mais une différence  
un départ  
pas *un* départ  
mais des départs différents  
des vies différentes, distinctes  
selon les espèces  
et les individus qui les composent

ainsi, au lieu de considérer tout ce qui chez le singe  
s'approche  
devrions-nous considérer tout ce qui chez lui  
s'éloigne  
ainsi, au lieu de prendre la mesure de ce qu'il sait  
ou saurait faire  
plus ou moins bien  
plus ou moins comme nous  
à savoir : compter, reconnaître des signes,  
se regarder dans un miroir, se servir d'un outil, etc.  
devrions-nous peut-être admirer tout ce qu'il fait  
et que nous ne savons pas faire, pas faire du tout  
tout ce qui de façon certaine constitue son langage et son monde  
un monde de plaisirs et de peurs,  
de bonds et de retraits  
dont nous n'avons même pas idée

ce monde peut s'apercevoir  
— pas au cirque où le singe est réduit  
péniblement à son rôle de double décalé et de clown  
offre gratis au narcissisme humain  
un peu au zoo où malgré l'enfermement  
parfois habilement masqué  
il est déjà un peu chez lui  
où en tout cas il n'est pas déguisé et n'a  
ni tambour ni jupette  
où il est lui-même, abandonné à lui-même  
dans l'être à l'abandon du zoo  
mais là où on peut vraiment le rencontrer  
et bien sûr  
c'est chez lui, dans la nature  
dans ce qui reste de nature  
c'est-à-dire, pour l'essentiel, dans des réserves  
— savoir si les réserves, les espaces consentis aux animaux sauvages  
ne sont pas eux aussi des sortes de zoos masqués, c'est une autre histoire  
, que nous laisserons de côté —  
mais enfin ils sont là, avec les autres, libres de leurs mouvements  
et c'est là, chez eux, devant eux, qu'il faut parler à leur propos  
de danse :  
d'une incroyable chorégraphie discontinue  
de tensions flexibles

:

un jour, dans la réserve d'Amboseli au Kenya  
(nous travaillions, Gilles Aillaud, Franck Bordas et moi à l'  
Encyclopédie de tous les animaux, y compris les minéraux)  
j'arrêtai la voiture pour admirer avec mes compagnons  
une petite troupe de vervets qui se tenait sur le bord de la piste  
(les vervets sont de petits singes très beaux et très agiles,  
de véritables concepts de singes)

et ces vervets, au lieu de se prêter craintivement et à distance  
à l'observation, à l'exception d'une mère portant son petit  
et qui resta à quelques pas,  
se ruèrent alors sur la voiture  
dont les fenêtres étaient restées ouvertes  
s'y livrant à des tentatives de chapardage et à des acrobaties  
, pas des acrobaties d'acrobates de notre espace  
mais des obliques et des courbes qui venaient  
couper notre espace, le triturer et le réduire en miettes  
: aucune frontalité, aucun point de fuite, aucune perspective  
aucune précaution, aucune géométrie  
mais un festival *all over* de ruptures comme s'ils avaient grimpé  
le long de rubans de Mœbius virtuels  
ou saisi des lianes incolores  
se comportant le long de ces voies élastiques et discontinues  
comme des projectiles  
c'est-à-dire comme des *envoyés*  
des envoyés d'un autre espace  
sans commune mesure avec le nôtre  
espace pourtant frappé par des mains, des queues et des pattes  
par de petites mains noires aux ongles finement manucurés  
mains qu'il peut arriver, et cela arriva,  
de serrer, bonjour, dans un moment de répit  
dans une pause du ballet improvisé

: contact passager et frêle avec eux, avec leur monde  
on serre la main d'un ami  
on sait qu'il se méfie, qu'il est prêt à trahir  
aussitôt par un bond en retrait le contrat silencieux  
qu'on vient de nouer avec lui, avec ses petits yeux vifs  
mais la chose a lieu, a eu lieu  
et c'est comme si l'on avait touché quelqu'un  
qui habiterait à l'intérieur d'un labyrinthe  
qui pour nous n'est qu'une boîte optique

et qui connaîtrait chaque coin ou recoin de ce labyrinthe  
labyrinthe ou structure, il faut le dire,  
écrite dans les trois dimensions de l'espace  
la surface n'existant pas pour les vervets  
qui se meuvent dans une marelle spatiale  
fragile et déconcertante

ce qui est dit du vervet valant aussi, par exemple,  
pour le colobe, mais  
seulement jusqu'à un certain point et d'abord  
parce qu'au colobe on n'irait certes pas serrer la main  
: plus grand que le vervet, il est, lui, un roi-voleur  
qui se joue de tout dans les hauteurs suspendues  
on dirait, à le voir sauter de branche en branche  
avec une précision de saltimbanque hyper-entraîné  
souple, tellement souple,  
qu'il vient de voler un manteau  
et qu'il l'emporte vers la canopée  
mais ce manteau, justement, est à lui,  
il *est* ce manteau noir et blanc qui virevolte  
énorme cape dont il se sert presque comme d'une voile  
qui faseyerait légèrement dans les descentes

ce qui vient à l'esprit quand on voit le colobe  
c'est tout ce que notre fameuse posture  
— la station debout du bipède confirmé —  
a dû abandonner pour être  
tout ce qu'elle a dû laisser sur les côtés et rejeter  
à commencer par cette longue queue enroulante et tactile qui  
, chez le colobe, se termine par un toupet blanc et remplace  
allègrement le pouce qu'à la différence des autres singes il n'a pas

sans doute est-il instructif et intrigant  
de constater que chimpanzés ou bonobos se servent de casse-noix

mais peut-être pourrait-on aussi ne pas oublier que la queue est un outil  
un outil et une parure pour nous totalement perdus  
avec les vervets et les colobes  
(ou avec les merveilleux magots de l'Atlas  
qui se désaltèrent en hiver avec des feuilles couvertes de givre  
qu'ils sucent comme des esquimaux)  
nous ne sommes pas du côté hominien  
nous ne sommes pas vraiment du côté de ce qui  
chez les primates  
entraîne aux comparaisons avec l'homme  
et c'est même pour cela que je les ai choisis  
pour la libre et agile façon dont ils écrivent leur différence  
en se laissant glisser sur les fibres d'air de la forêt ou de la savane

mais pourtant  
et ici la petite poigne de cuir du vervet joue aussi son rôle  
nous ne pouvons pas éviter la question  
la question que nous nous posons toujours et depuis toujours  
devant ces frères, ces faux-frères ou ces vrais cousins  
et qui est celle, justement, de ce cousinage :  
fraternité si étroite qu'elle monte chez le bonobo  
jusqu'à 98,6% de matériel génétique commun  
: de telle sorte qu'il ne faut pas une longue réflexion  
pour se demander si la frontière par nous placée  
entre eux et nous  
est bien étanche  
et si leur communauté nous est franchement et tout entière opposable

ce ne sont même pas les similitudes frappantes ou les considérations  
sur les facultés d'apprentissage des primates qui doivent compter ici en premier  
c'est, ce serait d'abord leur regard  
ce regard qu'ils nous renvoient et qui  
au lieu de nous clouer au sol  
suppose l'existence d'un espace de délibération et de transfert

au zoo d'Amsterdam la partie réservée aux orangs-outangs  
comporte un espace central, sorte de pavillon donnant  
pouvant donner l'illusion que par les grands singes roux  
on est entouré  
or lorsque j'ai visité ce zoo où je me souviens aussi  
des lycaons et des ibis rouges  
se tenait dans ce pavillon une demeurée  
une « handicapée mentale » comme on doit dire  
et il était clair qu'elle n'était pas là de passage  
mais que de ce pavillon entre les grands singes elle avait fait sa demeure  
sa demeure de demeurée  
trouvant parmi eux, quoique séparée par les barreaux ou les vitres des cages  
les repères et les assises, les protections dont elle avait besoin pour vivre  
toute idée de nounourserie étant exclue de ce partage  
visiblement elle attendait qu'on parte  
pour elle les visiteurs étaient des intrus  
qui venaient déranger l'équilibre ou la rêverie, perturber l'horizon  
qu'elle avait trouvé là  
avec ces étrangers lointains venus de Bornéo  
et devenus pour elle des familiers moins effrayants que les hommes

de telle sorte qu'assez vite on la laissait en effet tranquille  
peut-être pas chez elle mais du moins dans cet espace  
qu'elle avait inventé et qui était celui de sa relation mystérieusement  
fraternelle avec les orangs-outangs

en aucun cas je ne cherche à dire qu'elle était singe  
ou même en voyage dans un devenir-singe  
en aucun cas non plus je ne veux dire que les singes  
seraient, eux, eux aussi, des demeurés  
restés un barreau plus bas que nous dans l'échelle  
montant vers l'homme  
et je ne veux pas le dire parce que d'abord cette échelle n'existe pas  
ou que si elle existe il faut la casser ou la remiser

ne plus en vouloir en tout cas, ne plus croire qu'on l'a grimpée  
il n'y a ni haut ni bas  
et surtout pas une hauteur où nous seuls nous nous tiendrions  
revenus de tous nos errements de bêtes  
de tous nos compagnonnages avec les bêtes  
ce qu'il y a ce sont des positions, des niches, des lieux, des territoires  
et des errances, des pelotes de monde à chaque fois différentes et qui  
jusqu'à il y a peu se toléraient, cohabitaient

mais ce que je peux dire c'est que cette demeure  
au visage apeuré avait fait sa niche  
dans la niche lichéneuse des oranges-outangs  
et que c'était là sa décision et son bonheur  
et qu'elle montrait par là-même un chemin,  
un chemin que l'on ne se sentait pas en droit de couper

ce qui compte avec les bêtes c'est le voyage immobile  
qu'elles sont et que nous pouvons faire avec elles  
dans des régions de l'être inconnues ou incomprises  
insoumises  
où la frivolité, la douceur, la cruauté, la grâce, le caprice  
la mélancolie, la pensée  
ont leurs points d'ancrage

voyager avec les bêtes, dans les bêtes  
dans leurs mondes, dans leurs bulles  
c'est bien le moins, nous remue  
nous promène dans les cachettes visibles  
où elles se tiennent et ne nous attendent pas  
car nous, les derniers, les tard-venus  
nous devons nous demander sérieusement  
si nous sommes venus pour autre chose  
que pour nous débarrasser de tout l'encombrant cadeau  
des existences qui nous ont précédés et accompagnés  
pendant si longtemps

aucun discours sur les bêtes en général  
ou sur les singes en particulier  
ne pouvant plus aujourd'hui éviter la question  
qui nous vient du nombre, du nombre peau de chagrin  
de toutes ces bêtes, de tous ces singes  
puisqu'il s'agit désormais pour eux  
de destruction massive, de territoires menacés ou détruits,  
d'assassinats purs et simples ou de trafics  
puisque avec eux nous ne pouvons plus compter par grandes masses  
ou par grandes disséminations  
mais presque par unités  
quelques milliers, quelques centaines, parfois quelques dizaines  
*d'individus*  
c'est ce qui nous reste quand nous parlons des tigres  
ou de certains oiseaux ou de certains singes,  
comme le gorille ou l'orang-outang justement

de telle sorte que face à l'hypothèse  
désormais tout à fait fondée  
d'une planète sans singes  
et sans animaux sauvages  
nous devons nous demander si le clone n'est pas déjà là  
parmi nous dans ce qui s'édifie et prospère sur l'éradication du divers

divers ou diversité, variété, bigarrure dont le singe, les singes  
ne sont pas le masque mais le visage  
le visage changeant et immédiatement agissant  
si proche du nôtre justement  
que l'effroi de la différence en ressort augmenté  
et qu'on ne s'est pas gêné pour se servir de cette proximité et de ce rejet  
en envoyant par exemple nos cousins dans l'espace,  
quitte à les traiter ensuite comme des prisonniers  
dans des cellules de privation sensorielle  
tels Ham et Enos qui, en 1961, de satellites vivants

furent projetés à l'état de héros pour aussitôt  
être oubliés dans des laboratoires pharmaceutiques

connaît-on la chanson de Hogarth ou celle de Goya,  
toutes les chansons des singes peintres ou artistes  
tantôt figurés comme des peintres figuratifs  
tantôt peignant des tableaux abstraits  
mais dans tous les cas défaisant la figure et la forme  
et les déposant devant nous comme des ombres maculées

se souvient-on d'autres usages  
ainsi les descendants du dieu grammairien  
se ruant sur les carottes qu'on leur offrait à Jaïpur  
ville où les singes, comme en bien des points de l'Inde,  
sont sacrés ?  
se souvient-on aussi que les autorités parisiennes firent effacer  
des inscriptions figurant sur l'obélisque de Louqsor  
celle où l'on voyait un babouin qui bandait ?

je me souviens en tout cas des petites filles d'une école qui,  
au musée égyptien de Turin, touchaient toutes en riant  
le sexe d'un grand babouin de pierre placé à l'entrée

ni dieux ni bêtes disent d'eux aujourd'hui, tout contents,  
les hommes,  
alors qu'il faudrait plutôt les plaindre d'avoir su perdre  
aussi facilement le dieu dans la bête et la bête dans le dieu  
et en eux l'un et l'autre

sur les lieux de l'art qui sont les lieux où l'on se souvient de cette perte  
et où l'on essaye d'en faire quelque chose  
quelque chose de bien  
accueillir d'une manière ou d'une autre les singes  
c'est, par-delà l'acte écologique muet,  
tenter de faire bouger la frontière, de l'effacer

en suivant les singes sur la piste incertaine  
où ils avancent, comme des objets philosophiques complets  
et peut-être aussi comme des philosophes  
c'est-à-dire comme des insondables.

*Ce texte a été lu au cours d'une action de Gloria Friedmann au Musée d'Art  
Moderne de la Ville de Paris (ARC), le 19 juin 2003.*



Nicolas Houde